

Renée, *Journal d'une schizophrène*

M.-A. Séchehaye, *Journal d'une schizophrène*, Paris, PUF, 1970, p. 37-41.

On trouve, dans le *Journal d'une schizophrène*, le récit, « de l'intérieur », de l'expérience de dépersonnalisation et de transformation du monde extérieur que vit la jeune patiente dont s'occupe madame Séchehaye.

« Maman » est le nom donné par la patiente à sa thérapeute.

L'irréalité augmentait à un tel point que même Maman n'arrivait plus à créer un contact entre nous. Depuis quelque temps, je me plaignais davantage que les choses « me chicanaien ». Et j'en souffrais énormément. Pourtant, elles ne faisaient rien de spécial, elles ne m'attaquaient pas directement, elles ne parlaient pas. Ce qui me faisait dire qu'elles « me chicanaien », c'était leur présence. J'apercevais les objets si découpés, si détachés les uns des autres, si polis, tels des minéraux, si illuminés, si tendus, qu'ils me faisaient une peur intense ; lorsque je regardais par exemple une chaise ou un pot, je ne pensais plus à leur utilisation, à leur fonction. Ce n'était plus un pot qui sert à contenir de l'eau ou du lait, et une chaise faite pour s'asseoir. Non ! Ils avaient perdu leur nom, leur fonction, leur signification. Ils étaient devenus « des choses ». Et ces « choses » se mettaient à exister. C'est cette existence qui me faisait une si grande peur. Dans ce décor irréel, dans le silence opaque de ma perception, tout à coup surgissait « la chose ». Ce pot en grès, décoré de fleurs bleues, il était là, en face de moi, me narguant de sa présence, de son existence. Alors je détournais de lui mon regard pour avoir moins peur, mais alors je rencontrais une chaise, puis une table, qui eux aussi existaient, manifestaient leur présence. J'essayais d'échapper à leur emprise en prononçant leur nom. Je disais « Chaise », « Pot », « Table »-« C'est une chaise »- Mais le mot était décanté, dépouillé de toute signification, il avait abandonné l'objet, s'était séparé de lui, si bien qu'il y avait d'un côté la « chose vivante, moqueuse », et d'autre part, son nom, vide de sens, comme une enveloppe vidée de son contenu. Je n'arrivais plus à les réunir. Et je demeurais là, devant eux, pleine de peur et d'effroi.

(..) Dans la rue, il me semblait que les gens étaient pris de folie, qu'ils circulaient sans motifs, qu'ils se rencontraient entre eux et avec les choses qui étaient devenues plus réelles qu'eux. En même temps je recevais des ordres du Système. Mais je ne les entendais pas comme si c'étaient des voix. Néanmoins, ils étaient aussi impérieux que s'ils parlaient à haute voix. Ainsi, pendant que j'étais en train d'écrire à la machine, subitement, sans que je m'y attende le moins du monde, une force, qui n'était pas une impulsion, mais qui ressemblait à un commandement, m'ordonnait de me brûler la main droite ou encore de brûler la Maison dans laquelle je me trouvais. Je résistais de toutes mes forces à ces ordres. Je téléphonais à « Maman » pour lui raconter que je recevais des commandements du Système. Sa voix me rassurait en me disant que c'était elle que je devais écouter, et non le Système, que s'il devenait trop pressant, je devais courir auprès d'elle, et cela me tranquillisait considérablement, mais hélas pour un moment seulement. Une angoisse inexprimable m'étreignait le cœur, qu'aucune décision ne parvenait à calmer. Si je refusais d'obéir, je me sentais coupable et lâche de ne pas oser, et l'angoisse s'exacerbait. Alors l'ordre reprenait de plus belle. Si je m'approchais du feu et que je tendais ma main pour obéir enfin, un sentiment intense de culpabilité m'envahissait, comme si je faisais quelque chose de mal, et l'angoisse s'exacerbait également.

(...) Je ne trouvais aucun repos car des images horribles m'assaillaient, si vivantes que j'éprouvais de réelles sensations dans mon corps. Je ne puis pas dire que je voyais réellement des images, ce n'étaient pas des représentations. Je les sentais plutôt. Ainsi il me semblait que j'avais la bouche pleine d'oiseaux que je croquais et qui m'étouffaient de leurs plumes, de leurs os broyés et de leur sang. Ou je voyais des gens que j'enfermais dans des boîtes à lait et qui se putréfiaient, et moi je dévorais ces cadavres pourris. C'était horrible. Ou encore je dévorais la tête d'un chat, qui lui-même me dévorait à l'intérieur.

(...) Enfin, le malheur arriva⁸⁵⁻¹. Les ordres devenaient de plus en plus impérieux, de plus en plus exigeants : je devais me brûler la main droite, car c'était la main du commandement. Or dans le Système, il existait une interdépendance formidable. J'avais ordonné - sans le savoir - des punitions à des gens, et à mon tour je devais être punie. Ces gens qui avaient reçu des punitions de moi avaient le droit de punir, mais à chaque punition qu'ils donnaient, ils en recevaient une. Dès que je compris le mécanisme du Système de Punitions dans lequel l'étais englobée, je luttai de moins en moins contre les ordres. Un jour, en tremblant, je posai ma main droite du côté externe sur des braises incandescentes, et je la tins tant que je pus. Je m'encourageais à supporter cette douleur en pensant que je faisais mon devoir vis-à-vis du Système, et qu'il cesserait alors de m'envoyer des commandements. Mais juste à ce moment, le chef de bureau entra inopinément. Je retirai prestement ma main, et je fus soulagée de constater qu'il n'avait rien aperçu. Je me trompais. Il avait probablement compris, car il alerta le médecin du Conseil de Surveillance des Aliénés, qui par hasard se trouvait être mon médecin traitant. Et après une consultation, comprenant qu'on songeait à m'interner, je parlai de l'existence des objets qui me chicanaiet et du Système qui m'avait englobée parce qu'ils faisaient entièrement corps avec moi tandis que je fus ma brûlure et les ordres que je recevais, car je n'avais jamais été tout à fait d'accord avec eux. Cela suffit cependant, pour m'obliger à rentrer dans une Clinique, pour ne pas être internée d'office.

TD DF 4.2 Sémiologie et entités psychopathologiques (Philippe Spoljar)

⁸⁵⁻¹) L'analyste était en contact étroit avec le psychiatre qui d'ailleurs voyait de temps en temps Renée. Il ne pouvait pas faire internier la jeune malade tant qu'il ne se produisait pas d'accident, vu l'opposition de la mère de Renée à une entrée en clinique.